

maison. Il se laissa tomber sur un siège. La main qui tenait la lettre avait des frémissements nerveux. Il hésitait à l'ouvrir, et ses yeux ardents restaient fixés sur l'enveloppe qui portait son nom.

Enfin, au bout d'un instant, il secoua la tête, comme pour se débarrasser de sombres pensées, et déchira l'enveloppe.

Voici ce que lurent ses yeux obscurcis par un nuage :

Monsieur le marquis,

Je quitte Florance ; j'espère que vous m'excuserez de ne pas avoir attendu votre retour ; c'est nous épargner à tous deux un entretien pénible.

Ne vous ayant point promis de vous aimer, je ne vous ai ni trompé, ni menti. Vous vous rappellerez aussi que j'ai fait tout ce qui dépendait de moi pour vous détourner de m'aimer. Je prévoyais alors que je ne pourrais répondre à votre amour. Malgré vos efforts et les miens même, mon cœur est resté fermé, et la fleur en question attend toujours son éclosion.

Depuis quelque temps la vie m'était devenue insupportable, et je cherchais vainement l'oubli dans l'étourdissement et l'enivrement des fêtes.

Toujours je vois devant mes yeux votre ami Henri étendu sans vie sur le sol, la poitrine percée d'une balle, et votre main rouge de sang.

Je fuis, espérant échapper à cette affreuse vision, à cet épouvantable cauchemar.

Monsieur le marquis, c'est le sang répandu du baron de Manoise qui nous sépare et élève entre nous une barrière infranchissable.

ANDRÉA.

Le jeune homme resta un instant immobile, comme pétrifié, ayant toujours les yeux fixés sur ces lignes terribles qu'il venait de lire et que la main d'Andréa avait tracées.

Soudain, il poussa une exclamation rauque et bondit sur ses jambes. Un éclair de fureur traversa son regard. Il froissait la lettre entre ses doigts crispés.

— Oh ! la misérable ! murmura-t-il en arpentant le salon à grands pas. Oh ! l'indigne créature ; elle n'a ni cœur, ni âme ! Elle se fait un jeu de l'amour le plus sincère, elle raille la générosité, le dévouement, elle foule sous ses pieds tous les meilleurs sentiments de l'homme, et l'homme lui-même n'est pour elle qu'un pantin, qu'un jouet, dont elle s'amuse un instant, et qu'elle jette loin d'elle après l'avoir brisé !... Pour elle, la malheureuse, j'ai trahi l'amitié ; elle a armé mon bras, m'a fait commettre un meurtre, et voilà, voilà ce qu'elle ose m'écrire !...

— Ah ! ah ! ah ! continua-t-il avec un rire nerveux, elle veut échapper au remords et elle me le laisse à moi, elle me le laisse tout entier ! J'aurais dû prévoir ce qui m'arrive, oui, j'aurais dû le prévoir : ce qu'elle a fait de l'un, elle devait le faire de l'autre. J'ai mérité d'être traité ainsi !...

Après un moment de silence, il reprit :
— Comme Henri de Manoise, je vais me mettre à ta recherche, Andréa ; mais si je te retrouve, je ne ferai pas comme lui, je te tuerai !

Mais il se dit que le monde était grand et que, pour avoir quelque chance de retrouver la jeune femme, il fallait qu'il eût au moins quelques indices pouvant le mettre sur ses traces.

Il ne perdit pas un temps précieux à laisser éclater sa colère en plaintes et en imprécations inutiles. Dès le jour même il se mit en quête de renseignements et prit adroitement des informations.

Il ne put découvrir vers quel point de l'hémisphère Andréa s'était dirigée.

En courant à travers l'Italie, la colère du marquis avait eu le temps de se calmer, et, ne se trouvant plus sous l'influence du charme qui rendait Andréa si puissante et en même temps si redoutable, il avait repris possession de lui-même. Sorti de son enivrement, il était comme un homme qui vient de se réveiller après un long sommeil pendant lequel il a fait un rêve horrible.

En retrouvant sa raison il voyait, sans que rien ne pût l'excuser, les malheurs irréparables qu'il avait causés, ses crimes. Alors, pour la première fois, il entendit les reproches accablants que lui faisait sa conscience ; une douleur immense envahit son cœur, et à côté de ses regrets il sentit les affreux déchirements du remords.

Il se jugea plus sévèrement qu'aucun juge n'aurait pu le faire, et, épouvanté, écrasé en présence de l'implacable réalité des faits, il eut honte de lui-même.

Il revoyait Henri de Manoise, son meilleur ami,

tombant mortellement frappé par lui, et aussi Jeanne de Manoise, cette enfant charmante, si douce, si bonne, si aimante, mourant de la mort de son frère, de son amour et de ses illusions perdues.

Le malheureux versa des larmes amères sur ses victimes.

— Ah ! s'écriait-il en se frappant la poitrine, Henri n'avait pas tort lorsqu'il m'appelait misérable et infâme ; oui, je suis un misérable, un infâme, un lâche !... J'ai jeté dans la tombe deux innocents et mis pour toujours la douleur et le désespoir au cœur d'une mère !... Pauvre Henri ! Pauvre Jeanne !...

— Ah ! je me fais horreur ; je suis un maudit, je suis un monstre !

Il revint à Paris.

En le revoyant, Jean, son vieux et fidèle serviteur, éprouva une douloureuse surprise. C'est que son maître avait vieilli de plusieurs années en quelques jours et que son regard et sa physionomie avaient une expression de sombre tristesse qu'il devait garder toujours, comme si c'eût été un masque appliqué sur le visage.

Maxime resta un mois sans sortir de son hôtel, presque constamment enfermé dans sa chambre.

Déjà pris du dégoût de la vie, ne voulant plus vivre, il s'était demandé par quels moyens il pourrait user rapidement son existence et provoquer la mort. Il eut la pensée de se jeter tête baissée et les yeux fermés au milieu de tous les plaisirs, de toutes les folies et de chercher le suicide dans les orgies sans nom, en y engloutissant sa fortune tout entière.

— Alors, se dit-il, si j'arrive à mon dernier louis, parce que la mort ne sera pas venue assez tôt, c'est moi qui irai à elle !

Cependant, sa dignité, sa fierté, le respect du nom qu'il portait, tous les nobles sentiments qui s'étaient réveillés en lui protestèrent contre cette dégradation qu'il voulait s'infliger à lui-même. Il y renonça.

Depuis son retour à Paris, il n'avait vu que deux ou trois de ses meilleurs amis. Il leur avait déclaré qu'il voulait se tenir éloigné du monde et se faire oublier complètement en restant dans sa solitude.

Un jour, sous le prétexte de prendre l'air, il sortit de chez lui à pied. Il gagna les boulevards extérieurs et les suivit jusqu'au cimetière du Père-Lachaise où il entra.

Il arrêta le premier gardien qu'il rencontra.

— Mon ami, lui dit-il, ne pourriez-vous pas me désigner l'endroit où se trouvent le tombeau du baron Henri de Manoise et celui de mademoiselle Jeanne de Manoise ?

Après avoir réfléchi un instant, le gardien répondit :

— Je me souviens ; veuillez me suivre, monsieur, je vais vous y conduire.

Quand il fut devant le monument de marbre, il se découvrit ; puis mettant deux louis dans la main du garde :

— Je vous remercie, dit-il, et je vous prie d'accepter ce que je vous donne en souvenir de ceux qui reposent sous cette pierre.

L'homme du cimetière s'étant retiré, le marquis de Soubreuil tomba sur ses genoux et se mit à pleurer, la tête cachée dans ses mains et le front appuyé contre le marbre.

Il resta ainsi, pieusement recueilli, pendant une demi-heure. Il se releva, essuya son visage mouillé de larmes et, avant de s'éloigner :

— Au revoir, mes victimes, dit-il d'une voix brisée, au revoir. Je reviendrai souvent pleurer auprès de vous !

C'est quelque temps après cette première visite au tombeau du frère et de la sœur, que l'idée lui vint d'écrire son histoire ou plutôt de confier au papier sa confession. Il éprouvait une satisfaction âpre à raviver constamment toutes ses douleurs, à faire saigner les plaies de son cœur.

Nous savons comment le hasard lui fit rencontrer Maurice Vermont. Craignant de froisser le jeune homme pauvre en lui offrant une aumône, il eut la pensée généreuse de lui faire copier son manuscrit, qui était alors presque terminé, afin de lui faire gagner quelques centaines de francs.

Il était devenu inquiet, mélancolique, taciturne ; il parlait à peine à ses domestiques comme aux rares amis qui venaient le voir de loin en loin.

Bien rarement on voyait un sourire forcé effleurer ses lèvres.

Il se rendait souvent et secrètement au Père-Lachaise. C'était un pèlerinage. Il revenait chaque fois plus triste et plus sombre.

Torturé par le remords, las de souffrir, n'espérant point qu'une mort naturelle viendrait le délivrer, il eut la pensée funeste de s'ôter la vie et s'y arrêta.

Pendant ce temps, que faisait-elle, la femme fatale qui avait causé tous ces malheurs ? Où était Andréa la Charmeuse ?

Nous le dirons à nos lecteurs quand nous la retrouverons à Paris.

XXI

Nous retournons rue Durantin, à Montmartre, et nous rentrons dans la petite chambre de Maurice Vermont, où nous avons laissé les trois jeunes gens, devenus amis après le suicide du marquis de Soubreuil.

Nous les avons quittés au moment où, après avoir lu une sorte d'avant-propos écrit par le marquis, probablement le matin même du jour de sa mort, Maurice commençait la lecture du manuscrit, que Jacques Sarrue et Georges Raynal se disposaient à écouter avec la plus grande attention.

Moins quelques détails, ce que lut Maurice Vermont était exactement le récit des faits que nous venons de raconter.

Nous savons que le marquis de Soubreuil ignorait absolument d'où venait Andréa avant d'arriver à Paris, que rien n'avait pu lui faire deviner qu'elle fût née à Marangue, petit village des Ardennes, et que son véritable nom fût Suzanne Vernier.

Le manuscrit ne désignait donc la jeune fille que sous le nom d'Andréa la Charmeuse, et ne la faisait connaître qu'à partir du jour où la fatalité avait voulu que le marquis lui fût présenté par le baron de Manoise.

Nous ferons remarquer également — ceci étant très important — que le manuscrit ne nommait le prince Ramidoff que par son prénom Alexis.

Mais, dans le cours de son récit, M. de Soubreuil avait consacré une page au portrait d'Andréa. Tracé rapidement et à grands traits, ce portrait n'en était pas moins d'une parfaite ressemblance, et quiconque avait vu une seule fois la jeune fille devait la reconnaître.

Georges Raynal ne pouvait s'y tromper. Déjà, au cimetière, le nom du baron de Manoise l'avait frappé. La lecture de cette page, qui donnait le portrait physique de la jeune femme, ne lui laissa plus aucun doute. Il fut convaincu que celle que le manuscrit désignait sous le nom d'Andréa n'était autre que Suzanne Vernier, la belle jeune fille de Marangue, qu'il avait tant aimée, qu'il aimait encore.

Par un reste de délicatesse d'amoureux, Georges résolut de garder le silence et de ne point instruire ses amis de la découverte qu'il venait de faire.

Une agitation extraordinaire s'était emparée de lui ; Jacques Sarrue et Maurice Vermont s'en aperçurent ; mais ils supposèrent que cette grande émotion du sous-officier était causée par le récit du drame émouvant qu'il écoutait.

Maurice Vermont acheva sa lecture, ferma le manuscrit, qu'il posa sur la table, et regarda ses deux auditeurs.

— C'est épouvantable ! dit le poète.

— Terrifiant ! ajouta Georges.

— Ainsi, reprit Maurice, vous ne regrettez pas le temps que vous avez perdu à écouter la lecture du manuscrit de M. de Soubreuil ?

— Certes non, répondit Sarrue.

— Je m'étais trop vivement intéressé au marquis pour ne pas désirer connaître la cause de son suicide, répondit à son tour Georges Raynal.

— En vérité, reprit Sarrue, cette Andréa, que l'on a si justement surnommée la Charmeuse, est une femme bien étrange et en même temps bien redoutable et bien terrible.

— On peut l'appeler aussi une femme fatale, dit Maurice.

— Oui, fatale, répéta George.

— Maintenant, Jacques, reprit Maurice, que me conseillez-vous au sujet du manuscrit ?

— Ce que je vous conseille, fit le poète, que voulez-vous dire ?